

CHAPITRE XII.

LE CABARET.

Nous avons vu que Ben-Joseph est devenu en quelque sorte indispensable pour les principaux personnages de cette histoire. Le roi s'adresse à lui pour rompre l'opiniâtre silence d'Esterka; Rokiczana le cherche pour qu'il lui sauve sa chevelure; le pauvre Grégoire suit son impulsion, et ne peut faire un pas sans ses conseils. Mais celui qui

a plus besoin de Ben-Joseph que tous les autres, c'est Stanislas *Epinard*, ce serf infortuné, qui, après avoir porté plainte contre le pan de Wola, n'ose retourner dans sa cabane, convaincu qu'il y sera saisi, fouetté et pendu. Aussi était-il resté dans la cour du château à attendre le colporteur. Quand il l'aperçoit, il l'appelle et se lance à sa poursuite; et, comme celui-ci ne répond ni ne s'arrête, le paysan court toujours avec une persévérance désespérée.

— C'est toi qui m'as poussé à me plaindre au roi, se disait-il à lui-même, tu as beau courir, beau fuir, je t'attraperai, maudit Juif, il faut que tu me tires de l'embarras où tu m'as placé.

Cependant, malgré tous ses efforts, il ne pouvait égaler la vitesse du colporteur, il ne l'atteignit qu'aux sables maudits, lorsque Ben-Joseph épuisé tomba à moitié mort.

— Ha! bon, je te tiens enfin, dit *Epinard* en s'emparant du bord de l'habit de l'Israélite.

Suant, haletant, il s'assied auprès du colporteur, tenant toujours sa robe, dans la crainte qu'il ne s'échappât. Cependant, lorsqu'il fixa ses regards sur son corps inanimé, sur sa figure pâle comme la mort, sur ses yeux fermés, et qu'il se convainquit que les battements de son cœur étaient suspendus, et que la respiration semblait éteinte, alors il commença à trembler, comme si sa propre existence eût été attachée aux jours du colporteur. Tout ce que l'instinct peut suggérer au pauvre paysan, il l'essaie pour ranimer Ben-Joseph. Il le frotte, le tourne et le retourne, lui crie à l'oreille, lui met son doigt dans la bouche, et, voyant qu'il ne peut le rappeler à la vie, il se décide à le prendre sur son dos et le porter jusqu'au premier cabaret.

.....

C'était un jour de fête. La joie régnait au cabaret du *Cheval Blanc* ; de loin on entendait le son de la musique, violons et timbales, ainsi que les chants joyeux et le brouhaha des danses krakoviennes. Qu'on ne s'étonne pas que des serfs se livrassent à cette gaité franche et animée : c'étaient des paysans de la couronne, affranchis de toute corvée par la justice du grand Kasimir ; ils ne ressemblaient en rien aux infortunés serfs des seigneurs, qui, abrutis, le front courbé, couverts de haillons décelant leur profonde misère, ne savent que labourer la terre de leurs pans, et s'enivrer d'eau de vie par désespoir.

Les jeunes paysans, joyeux et fiers de leur indépendance, portaient la tête haute. Leurs costumes dénotaient une certaine aisance. Une légère capote de drap bleu, chamarrée

de cordons rouges, leur descend jusqu'aux genoux ; elle est serrée autour de la taille par une ceinture nuancée de teintes éclatantes. Le col de la chemise rabattu et entouré par un ruban fait ressortir les vives couleurs de leur teint un peu hâlé par le soleil ; leurs cheveux blonds aplatis tombent sur leurs épaules.

La parure des jeunes filles offre un aspect non moins varié et plus agréable encore : un léger corset d'une étoffe brillante, lacé par devant avec des rubans en fils dorés, fait ressortir les formes arrondies et parfaitement dessinées de corps accoutumés au travail, mais pleins de force et de beauté, respirant et excitant à la fois l'amour ; leur cou est entouré de colliers de corail ; un fichu blanc et léger orne leur tête en forme de couronne ; leurs cheveux flottent en longues tresses blondes, entrelacées de rubans de

toutes couleurs qui leur tombent jusqu'aux pieds.

C'est un charmant coup d'œil que ces costumes frais et bigarrés et la joie franche que les divers groupes font éclater. Les jeunes paysannes, ignorant la feinte, fixent leurs regards sans détour sur les jeunes garçons en les appelant aux chants, à la danse, à l'amour.

Dans un coin du hangar, monté sur un tonneau, le Juif cabaretier jouait du violon, appuyant son oreille gauche sur son instrument, battant la mesure de tout son corps, de telle sorte qu'il paraissait à la fois danser et jouer. Sa femme et sa fille distribuaient l'hydromel et la bière aux paysans plus âgés, qui, assis autour d'une longue table, contemplaient avec intérêt les danseurs, et choquant leurs verres, ajoutaient cette harmonie à celle de la musique et des timbales.

Aussi était-ce un vacarme général où chacun prenait sa part.

Le *krakoviak*, danse nationale, est l'expression de l'indépendance joyeuse qui caractérise les heureux paysans des domaines de Kasimir. Chaque garçon choisit sa belle, et une vingtaine de couples animés par une musique vive et bruyante se lancent dans une sorte de galop en parcourant en cercle le vaste hangar. La fille fixant ses regards sur son cavalier, le bras autour de son cou, le suit avec légèreté, tandis que lui, la soutenant de la main droite, la soulève rapidement en même temps que de la main gauche il élève son bonnet ou son chapeau, comme s'il voulait se glorifier de la belle qui partage la danse. Tout à coup la musique joue *piano*, les danseurs restent immobiles. Le premier couple arrivé auprès du musicien

improvise des couplets que tout le monde écoute dans le silence.

C'est à Antek, le plus adroit dans les travaux champêtres, le plus brave dans les combats, le plus léger à la danse, c'est à lui à chanter maintenant avec Anetka sa fiancée, la plus belle fille du village; on écoute avec intérêt, car l'un et l'autre ont une voix juste et harmonieuse, et toujours il y a une pensée, un sentiment vrai dans les paroles qu'ils improvisent.

Voici une traduction fidèle des couplets d'Antek et d'Anetka, dénués, à la vérité, de tout le charme que donnent la mesure et l'harmonie :

Aime-moi, mon Anetka!
 J'ai une cabane
 Avec une cour,
 Un jardin,
 Un champ;
 Aime-moi, aime-moi,
 Ma cabane est à toi.

— Qu'est-ce ta cabane?
 Quelques morceaux de bois
 Que le temps pourrira,
 Le vent renversera,
 Le feu brûlera.
 C'est peu pour moi,
 C'est peu pour moi.

— J'ai encore un troupeau
 De blanches brebis,
 Un bœuf,
 Une vache,
 Un cheval!
 Aime-moi, aime-moi,
 Tout cela sera pour toi.

— Que me font tes brebis,
 Ta vache, ton bœuf, ton cheval?
 La peste les emportera,
 Le loup les dévorera,
 La vieillesse les tuera.
 C'est peu pour moi,
 C'est peu pour moi.

J'ai des bras robustes,
 Je travaillerai jour et nuit.
 Je gagnerai
 Beaucoup d'argent
 Et beaucoup d'or.
 Aime-moi, aime-moi,
 Tout cela sera pour toi.

Que me fait ton travail !
 La maladie viendra,
 Et te mangera
 Ton argent
 Et tout ton or.
 C'est peu pour moi,
 C'est peu pour moi.

Qu'exiges-tu donc, femme cupide ?
 Que faut-il pour te plaire ?

Mon bras,
 Mon sang,
 Ma vie,

Aime-moi, aime-moi,
 Tout cela sera pour toi.

Donne-moi ton cœur,
 Tout ton cœur pour moi.
 Sans troupeau,
 Sans argent,
 Sans or,

Je serai riche de ton amour,
 Je serai riche de ton amour.

A chaque couplet terminé, la musique reprenait *forte*, et tous les danseurs, se lançant en galop, faisaient le tour de la salle et venaient de nouveau s'arrêter auprès du mu-

sicien pour écouter le couplet suivant.

Le dernier couplet n'était pas achevé, que tout à coup le violon s'arrête, les voix se taisent, les danseurs restent immobiles. Tous les regards se dirigent vers la porte où l'on aperçoit un paysan courbé à demi et portant dans ses bras une espèce de cadavre habillé de noir : c'était Épinard avec Ben-Joseph évanoui.

Dans toute autre circonstance, les paysans eussent ricané d'un Juif et ne lui auraient épargné ni injures, ni menaces; mais, en voyant l'état de ce malheureux, touchés d'une vive compassion, ils lui accordèrent toute sorte de secours. Les femmes surtout, oubliant les chants et les danses, lui prodiguent ces soins qui appartiennent à leur sexe; elles lui donnent du vinaigre à respirer, lui en frottent les tempes, le mettent à l'aise dans ses vêtements, le font placer sur

un lit. Ben-Joseph , ranimé par ces soins , revient peu à peu à lui , ouvre les yeux , soupire profondément , mais n'a pas encore un sentiment distinct où il se trouve , ni de ce qui s'est passé.

Ce secours accordé par des paysans catholiques à un homme que leur superstition leur fait maudire et haïr , prouve qu'au fond du cœur humain il existe un sentiment qui rend tous les hommes frères. Ainsi , à la vue d'un malheureux qui se noie , ou qui va périr dans les flammes , ou qui est près de tomber dans un abîme , le premier mouvement est de le secourir , de se précipiter dans les flots , dans les flammes , dans l'abîme , sans lui demander quelle est sa croyance. Ainsi tous les hommes s'aimeraient et s'assisteraient si les préjugés n'égarèrent notre esprit , n'endurcissaient notre cœur.

A peine Ben-Joseph eut donné quelques

signes de vie que les paysans , le laissant aux soins d'Épinard , retournèrent à leurs chants et à leurs danses.

Le brouhaha du krakoviak , le bruit des timbales , le choc des verres , les cris et la joie qui allaient toujours augmentant à mesure que l'hydromel disparaissait , ne purent empêcher le pauvre colporteur de goûter un sommeil bienfaisant qui , le lendemain , lui avait rendu les forces et la mémoire.